

SOUS LA DIRECTION DE XAVIER MOLÉNAT



# L'Individu contemporain

Regards sociologiques

OUVRAGES  Éditions  
SCIENCES  
HUMAINES DE SYNTHÈSE



SOUS LA DIRECTION DE XAVIER MOLÉNAT

# L'Individu contemporain

Regards sociologiques



Couverture : © Alice Brickner, Images.com/corbis.

RETROUVEZ NOS OUVRAGES SUR :  
[www.scienceshumaines.com](http://www.scienceshumaines.com)  
<http://editions.scienceshumaines.com>

### **Diffusion : Seuil - Distribution : Volumen**

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© **Sciences Humaines Éditions, 2014**  
38, rue Rantheaume  
BP 256, 89004 Auxerre Cedex  
Tel. : 03 86 72 07 00 / Fax : 03 86 52 53 26  
ISBN 9782361060527

## AVANT-PROPOS

### Vers une société des individus

« Il faut surtout éviter de fixer de nouveau la “société”  
comme une abstraction en face de l’individu.

L’individu est l’être social. »

Karl Marx, *Manuscrits de 1844*.

**S**ous les feux de l’actualité depuis désormais plusieurs décennies, l’individu a fait l’objet des jugements de valeur les plus contrastés.

Au tournant des années 1970-1980, lorsque les premiers essais sur l’individualisme contemporain fleurissent, la tonalité est pour le moins désenchantée. En 1979, les analyses de Christopher Lasch et Richard Sennett sur la culture du narcissisme et le « déclin de la vie publique » soulignent les dangers d’une société vide de projets collectifs, où l’individu se complaît dans un repli narcissique (souci de soi, valorisation de la vie privée, désengagement politique...).

Dans les années 1990, les analyses sociologiques se montrent plutôt inquiètes. « L’individu incertain » décrit par Alain Ehrenberg en 1995 est celui qui porte le poids psychique de l’obligation d’être autonome, nouvelle norme de notre société compétitive. En ces temps d’exclusion, les antidépresseurs comme le Prozac apparaissent comme des prolongements de la subjectivité, aidant l’individu à assumer les affres de la vie sociale. La télévision, elle, devient le lieu de la médiation relationnelle.

Mais, parallèlement, des visions davantage positives se font jour. En Grande-Bretagne, Anthony Giddens théorise une « seconde modernité », où l’affaiblissement de la structure sociale des sociétés industrielles ouvre grand le champ

à l'individu et à sa réflexivité, c'est-à-dire sa capacité à choisir et à modifier ses pratiques, dans quelque domaine que ce soit, et ce tout au long de la vie. En France, Jean-Claude Kaufmann explore comment cette nouvelle « invention de soi » agit au cœur de la vie quotidienne (la cuisine, le ménage, le linge...), tandis que François de Singly analyse la démocratisation de la famille et la nouvelle liberté amoureuse qui autorise à être en couple tout en gardant son quant-à-soi.

Bref, individu narcissique, incertain, par défaut (Robert Castel) d'un côté, individu réflexif, autonome, « démocratique » (Jean-Claude Kaufmann) de l'autre, le débat a fait rage. Au risque parfois de la caricature. Il semblerait que l'on soit aujourd'hui en mesure de poser un diagnostic plus mesuré et plus nuancé sur la question. D'autant que les inquiétudes sur l'individualisme qui dissoudrait le lien social et menacerait les structures de la société tendent à se dissiper.

L'époque semble donc propice au rappel de quelques évidences. Notamment, il ne s'agit plus de savoir si l'individu est plus libre ou s'il est encore défini par les structures sociales. Tout le monde s'accorde à souligner que l'autonomisation croissante des individus ne signifie pas moins de société; c'est au contraire une forme d'organisation collective. Pour François de Singly, « l'individualisme n'est en rien une perspective a-sociale, ou anti-étatique. Bien au contraire, il requiert une organisation sociale et étatique telle que l'émancipation des individus soit possible, et possible pour tous ». Inversement, la société (entendons par là les institutions, les structures sociales...) n'est rien d'autre que le résultat de l'action des individus, action qui s'est objectivée au cours de l'histoire et que nous percevons comme extérieure à nous. C'est ce que rappelle la fameuse dialectique mise en évidence par Peter L. Berger et Thomas Luckmann (dans *La Construction sociale de la réalité*, 1967): « La société est une production humaine. La société est une réalité objective. L'homme est une production sociale. »

Ainsi, comme le rappelle François Dubet: « Il n'y a donc pas à choisir entre l'individu et la société, les deux objets nous étant donnés ensemble avec le paradoxe qui leur est associé: l'individu est pleinement social et la société est la résultante

des actions individuelles. En fait, le problème du sociologue reste des plus classiques : l'individu est le lieu où s'articulent l'acteur et le système, l'action et les faits sociaux, la subjectivité et l'objectivité, la construction de la société et l'imposition de la société aux acteurs. »

C'est sur ce postulat que se construit le présent ouvrage, qui tente de cerner les spécificités de la société des individus qui se dessine peu à peu sous nos yeux

La première partie de cet ouvrage offre d'abord un petit détour par l'histoire, pour comprendre comment naît cet individu contemporain, mais aussi s'interroger sur la spécificité de notre époque. Après tout, sommes-nous si sûrs d'être les seuls à connaître des formes d'individualité ? Alain Ehrenberg estimait récemment que les sciences humaines sont victimes d'une confusion qui les conduit à « l'identification de l'individualité à une subjectivité, une réflexivité et une conscience de soi accrues, comme si nos ancêtres étaient dépourvus de ces traits qui appartiendraient en propre à l'individualisme moderne ». Selon lui, « c'est là de l'ethnocentrisme ». Puis, dans un deuxième temps, elle montre comment la sociologie a élaboré l'individu comme défi théorique, et les efforts conceptuels et méthodologiques qui ont été entrepris pour ne pas réduire les êtres singuliers à de simples épigones de la structure sociale.

La deuxième partie est plus directement contemporaine. Elle présente d'abord et discute les différentes approches postulant que la société dans laquelle nous vivons a connu des mutations fondamentales, changeant sa nature. « Seconde modernité », « modernité liquide » ou encore « société de l'incertitude », ces nouvelles formes du social ont en tout cas des conséquences sur l'individu participant : il gagne en autonomie, mais n'a pas toujours les moyens de l'assumer et, sommé d'être performant dans un contexte de plus en plus précaire, en paye parfois le prix par une culpabilité ou une fatigue psychique grandissante.

Puis, elle explore la sphère de l'intime, celle des relations électives de l'individu. L'un des constats les plus frappants concerne la vie privée qui, véritablement constituée au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, voit ses frontières avec la vie publique se diluer.

Ce sont les individus eux-mêmes qui se jouent de plus en plus de ces frontières. Ils veulent pouvoir être eux-mêmes, tels qu'ils sont dans leur vie privée, et ce en toutes circonstances, y compris dans leur vie publique. Le privé et le public ne s'opposent donc plus comme deux pôles antithétiques. La sociabilité, elle, est surtout marquée par la généralisation extrêmement rapide des nouvelles technologies de communication. Émerge ainsi un individualisme connecté où les téléphones portables et le web permettent à chacun, au sein de la famille comme dans l'entreprise, d'être davantage autonome dans ses relations. Le livre aborde également la question des conséquences de l'individualisme sur les pratiques sociales. Nombre d'entre elles sont transformées, mais ne s'éteignent pas. Les cadres institutionnels de la religion explosent, mais le sentiment religieux n'a jamais été aussi fort ; les individus piochent de plus en plus dans les divers répertoires des pratiques culturelles, mais continuent soigneusement à les hiérarchiser. Les formes contemporaines du militantisme ou de l'engagement solidaire montrent que, si leurs conditions d'exercice évoluent, ils ne disparaissent pas sous l'effet d'un égoïsme généralisé.

Mais la médaille a son revers, lorsque le projet émancipateur de l'individualisme se retourne en autonomie forcée. « Agissez par vous-mêmes ! », telle semble être l'injonction contradictoire qu'adresse en particulier le monde du travail et des politiques sociales à des individus qui ne possèdent pas nécessairement les supports nécessaires (revenus, formation) pour prendre les initiatives attendues. Plus généralement, est mise en évidence le caractère parfois épuisant de la construction de soi et l'impossibilité de s'appuyer sur des normes et des règles partagées dans un monde de moins en moins prévisible. Le prix de la liberté ?

Xavier Molénat



# THÉORIES DE L'INDIVIDU

## GENÈSE DE L'INDIVIDU CONTEMPORAIN

- Du je triomphant au moi éclaté (J.-F. Dortier)
- Généalogie de l'individualisme (encadré)
- Louis Dumont. Des castes à l'individu (N. Journet)
- Individu et modernité (rencontre avec C. Taylor)
- Foucault et le gouvernement de soi (F. Gros)
- La conquête de l'autonomie (rencontre avec V. Descombes)
- Le nouvel âge de l'individu (rencontre avec M. Gauchet)
- Individus d'avant, individus d'ailleurs (X. Molénat)
- Les Non-Occidentaux, de drôles d'individus ? (encadré)
- L'individualisme au Moyen Âge  
(Trois questions à D. Iogna-Prat)

## LE REGARD SOCIOLOGIQUE

- Quel individu pour la sociologie ? (X. Molénat)
- À propos de *Grammaires de l'individu* de D. Martuccelli (N. Journet)
- Comment l'individu pense en société (J.-F. Dortier)
- L'homme pluriel. La sociologie à l'épreuve de l'individu (B. Lahire)
- Dans les plis singuliers du social (encadré)
- Les modèles contemporains de l'acteur (encadré)



JEAN-FRANÇOIS DORTIER

## DU JE TRIOMPHANT AU MOI ÉCLATÉ

**L'**individu a une histoire. Et cette histoire pourrait débiter aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Avec la Renaissance émerge une nouvelle manière de vivre et de concevoir sa destinée dans ce monde. L'individu commence à s'affranchir des tutelles traditionnelles qui pèsent sur son destin. Il ose dire « je ». Le monde social change de centre de gravité : des lois supérieures (le service de Dieu, de l'État, de la famille...), il se tourne vers l'individu et le culte de soi. L'individu devient le but et la norme de toute chose.

Dans les siècles qui vont suivre, l'individualisme ne cessera de s'affirmer. Beaucoup d'analyses convergent pour dire que nos sociétés sont en train de vivre une sorte d'accomplissement de cet individualisme. S'étant de plus en plus affranchi des normes de la religion, de la tutelle de l'État, du travail, de la famille, l'individu est désormais seul face à lui-même. Mais il paye cette autonomie au prix fort. L'individu serait en effet déraciné, désocialisé, et dans une perpétuelle et éprouvante quête de soi.

Telle est du moins l'histoire que nous racontent nombre d'auteurs – philosophes, sociologues, anthropologues – qui se sont penchés depuis quelques années sur cette question.

### **L'individualisme, une invention moderne ?**

L'anthropologue Louis Dumont fut le premier à esquisser une généalogie de « l'idéologie individualiste moderne<sup>1</sup> ». Son approche s'appuie sur l'opposition entre « holisme » et « individualisme ». Dans les sociétés « holistes » – il faut entendre par là les sociétés primitives, antiques, médiévales (l'Inde

---

1- L. Dumont, *Essais sur l'individualisme*, Seuil, 1983.

classique lui sert de modèle de référence) –, l'individu n'existe pas. Ou plus exactement, l'individu n'est pas la valeur centrale de l'existence. Dès sa naissance, il est absorbé dans un tissu de liens et de relations de dépendances : la famille, le clan, la caste, l'ethnie... qui vont présider à sa destinée. Qu'il naisse esclave ou noble, intouchable ou membre des hautes castes, l'individu est soumis à des finalités qui le dépassent.

En Inde, une première marque de l'individualisme apparaît avec la figure du « renonçant ». Ce dernier quitte sa famille et sa caste, s'écarte du monde et se consacre à son élévation spirituelle. Dans le christianisme primitif, de tels engagements « hors du monde » existent et expriment aussi cette nouvelle attitude face à la vie. C'est pour L. Dumont une première phase de l'individualisme, un premier détachement par rapport au monde. Après une longue phase de gestation dans le « système de pensée » chrétien, c'est aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles que l'idéologie individualiste va s'épanouir. Sous l'impulsion des penseurs de la philosophie politique (T. Hobbes, J. Locke) et de l'esprit des Lumières, la proclamation du droit à la sécurité et du droit à la propriété confortent le processus d'individualisation.

À travers de multiples vicissitudes, l'individualisme va continuer à se déployer. Même les mouvements totalitaires (le fascisme, le communisme), qui veulent imposer la restauration de la communauté contre l'individualisme, ne sont pour L. Dumont que des « pseudo-holismes » qui continuent à sécréter à leur insu le message individualiste.

Nous serions donc les héritiers d'un mouvement séculaire, qui n'a cessé d'arracher l'individu à l'emprise de la communauté. Alexis de Tocqueville avait donné une description brillante de ce mouvement dans *De la démocratie en Amérique* (1835-1840).

En 1989, le philosophe canadien Charles Taylor prolonge à sa manière l'étude de la généalogie de l'individu moderne avec *Les Sources du moi*<sup>2</sup>. Son but est de comprendre la formation de « l'intériorité moderne, le sentiment que nous avons de nous-mêmes en tant qu'êtres dotés de profondeurs intérieures, et la notion qui s'y rattache et selon laquelle nous sommes des "moi" ». Comme L. Dumont, C. Taylor voit

---

2- C. Taylor, *Les Sources du moi. La formation de l'identité moderne*, tard. Seuil, 1998.

dans la Renaissance un moment essentiel de la constitution de l'individualité. La littérature est témoin de cette évolution. Avec ses *Confessions*, saint Augustin (354-430) avait été un précurseur en explorant les tourments de son « moi intime ». Montaigne (1533-1592) prendra la plume pour oser faire de lui-même l'objet de son étude. Dans ses *Essais*, il écrit : « Chacun regarde devant soi ; moi, je regarde dedans moi ; je n'ai affaire qu'à moi. » La philosophie de Descartes marque un autre moment essentiel. Sa pensée repose sur l'affirmation de l'autonomie du moi : *Cogito ergo sum* (« Je pense, donc je suis. »)

### **La construction de l'intimité**

Les siècles suivants, l'individualisme continue à s'affirmer et à se modifier : « Autour du xviii<sup>e</sup> siècle, quelque chose qui ressemble au moi moderne est en train de se former, du moins chez les élites sociales et spirituelles du nord de l'Europe occidentale et de son prolongement américain », note C. Taylor. L'histoire de l'individu passe par l'étude de l'intériorité, de l'intimité, dont C. Taylor cherche à suivre les linéaments à travers les textes de la philosophie classique.

Le sociologue Robert Castel pensait, quant à lui que pour comprendre la « construction de l'individu moderne », il fallait se rapporter aussi aux mutations économiques, juridiques et sociales qui l'ont permise<sup>3</sup>. L'avènement de l'individu ne peut être dissocié d'un mouvement plus général, qui passe par la propriété privée et la « propriété de soi » sur le plan juridique. Cette notion de « propriété de soi » a été développée par J. Locke, « l'un des premiers, si ce n'est le premier à développer une théorie de l'individu moderne ». Par « propriété de soi », J. Locke entend le fait qu'en devenant propriétaire, l'individu devient maître de lui-même, qu'il s'approprie son travail et ses moyens d'existence. En outre, à l'époque, les droits de l'individu sont en train de se constituer en Angleterre et se diffuseront ensuite dans toute l'Europe.

La subjectivité ne peut généralement prendre racine qu'à partir d'une base sociale constituée par la propriété et les

---

3- R. Castel et C. Haroche, *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi. Entretien sur la construction de l'individu moderne*, Fayard, 2001.

droits politiques. Sans la liberté de mouvement, la liberté de se marier librement, de disposer de son corps, de choisir son métier, la maîtrise de sa vie est impossible: l'individualisme ne peut exister sans « support social » (R. Castel). Ce que Emmanuel Kant nomme « l'autonomie de la volonté » n'existerait pas sans une longue histoire des conquêtes sociales et juridiques.

Les études de L. Dumont, C. Taylor, Michel Foucault, Marcel Gauchet et R. Castel nous enseignent une leçon principale. L'individualisme a une histoire. Le fait d'ériger sa propre vie en tant que norme suprême n'est pas une préoccupation naturelle et universelle. C'est une « construction sociale », une invention liée à des formes sociales particulières<sup>4</sup>.

De là, il faut étudier les différentes façons dont l'individu apparaît et disparaît au gré des situations historiques et des contextes sociaux. Une démarche à mi-chemin entre l'histoire, l'anthropologie et la philosophie.

### **Quête de soi et moi éclaté**

Depuis les années 1980, un nouveau tournant semble avoir été pris dans l'histoire de l'individualisme. Du moins si on en croit les nombreux débats auxquels il a donné lieu à l'époque.

Rappelons le cadre: les années 1980 ont été décrites comme celles de « l'individu-roi ». Cette période est marquée par le déclin des mouvements collectifs, l'essor du libéralisme économique, le repli sur la vie privée, le « cocooning », l'essor des loisirs, des activités sportives de masse, le culte du corps. Nombre d'auteurs vont se faire l'écho de cette nouvelle tendance. Aux États-Unis, dès 1974, Richard Sennett avait annoncé *The Fall of Public Man*<sup>5</sup>, suivi en 1979 par Christopher Lasch dénonçant *The Culture of Narcissism*<sup>6</sup>. Quelque temps plus tard Albert O. Hirschman expliquait dans *Bonheur privé, action publique* (Fayard, 1983) que la déception envers les mouvements collectifs conduit à la valorisation de la sphère privée. Au même moment, en France, le philosophe Gilles Lipovetsky

---

4- Le thème est également développé par J.-C. Kaufmann dans *Ego*, Nathan, 2001, rééd. Hachette, « Pluriel », 2007.

5- R. Sennett, *Les Tyrannies de l'intimité*, Seuil, rééd. 1995.

6- C. Lasch, *Le Complexe de Narcisse*, Seuil, 1979

décrivait dans *L'Ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain* (Gallimard, 1983), les signes d'une révolution silencieuse: l'arrivée d'un nouvel individualisme – narcissique, hédoniste, égocentrique – marqué par la « privatisation » de la vie quotidienne, sur fond de permissivité des mœurs.

### **De l'individu passif au sujet acteur de sa vie**

Tous les auteurs ne partageaient pas cette vision « hédoniste et égoïste » de l'individualisme. Luc Ferry et Alain Renaut opposaient à cette définition de l'individualisme contemporain, celle d'un « sujet » actif et maître de sa destinée<sup>7</sup>. Par contraste avec l'individu, le sujet ne se contente pas de se replier sur la sphère privée et d'agir en vue de son seul bonheur immédiat. Le sujet « implique une transcendance, un dépassement du Moi » (A. Renaut). Comment dépasser ce « Moi » égoïste, clos sur lui-même? Par l'action publique, la participation politique, l'exercice de son droit d'expression? Par la création artistique? Peu importe la réponse.

Alain Touraine valorisait lui aussi la notion de « sujet » par rapport à celle d'individu. Après avoir consacré une grande partie de son œuvre à étudier les mouvements sociaux, il constatait que nos sociétés avaient basculé dans une nouvelle période: celle de la culture du sujet individuel. « Aujourd'hui, le souci de soi comme valeur centrale est partout présent. En bien et en mal. » « La recherche de soi » qui en résulte peut apparaître sous la forme de l'individu passif ou du sujet qui « veut faire de sa vie un roman ». L'individualisme démocratique exprimerait une tension entre ces deux formes.

### **Individu incertain, individu éclaté**

À partir des années 1990, une nouvelle figure de l'individu émerge: ni celle de l'individu égoïste et replié sur soi, ni celle du sujet volontaire, entrepreneur de sa vie. Une version plus déchirée, éclatée, inquiète, tourmentée s'impose: celle de « l'individu incertain ».

« L'individu souffrant semble avoir supplanté l'individu conquérant. » Dans son essai *L'Individu incertain* (Calmann-Lévy,

---

7- L. Ferry et A. Renaut, 68-86. *Itinéraire de l'individu*, Gallimard, 1987 ; A. Renaut, *L'Ère de l'individu*, Gallimard, 1989.

1995), le sociologue Alain Ehrenberg part d'un constat : dans la société actuelle, l'individu est censé prendre en charge, lui-même, un nombre croissant de problèmes. Dans le travail, dans les relations de couple, dans les décisions d'achat, dans les choix scolaires, « partout on vante les vertus de l'autonomie, la responsabilité individuelle ». Chacun est sommé d'agir librement. « Nous sommes incités à être responsables de nous-mêmes. » Là où les mécanismes sociaux favorisaient des automatismes de comportements ou des normes établies, les choix personnels semblent avoir pris le pas sur les contraintes et le destin collectif.

Cette mobilisation permanente de soi se paye par une inquiétude existentielle. « Confronté à l'incertain, aux décisions personnelles, aux choix de vie et engagements, l'individu est déstabilisé, dérouté et souffre. » A. Ehrenberg développe cette idée dans *La Fatigue d'être soi* (Odile Jacob, 1998). Une pathologie nouvelle naît de ces injonctions permanentes à trouver en soi les ressorts de son action : l'épuisement psychique et la dépression. Alors que les sociétés gérées par les normes génèrent des pathologies de la culpabilité, comme la névrose, une société fondée sur la sollicitation permanente de soi provoque plutôt des dépressions. D'où le recours aux drogues (antidépresseurs, tranquillisants) afin de surmonter les moments de panne et d'effondrement. Cette figure de l'individu en quête de soi en côtoie une autre : celle de l'individu éclaté. Elle est aisément repérable dans la sociologie actuelle, notamment dans les études de François Dubet ou de Bernard Lahire. L'incertitude dans laquelle est placé l'individu contemporain semble due à un relâchement des dispositifs d'intégration (école, famille, travail) et des rôles sociaux bien établis. La redéfinition des rôles sexuels est caractéristique de cette transformation. Avec l'émancipation des femmes, les rôles sociaux (féminin et masculin) ne sont plus stéréotypés. À l'école, le statut du professeur n'est plus clairement établi, oscillant entre ceux du maître traditionnel et du pédagogue-éducateur. Chacun doit donc composer avec plusieurs costumes sociaux et trouver sa propre voie. Chaque individu est ainsi soumis à une tension permanente. D'où une nécessaire réflexivité (auto-analyse) permanente sur ses propres conduites et l'essor



des méthodes de développement personnel, du *coaching*, des ouvrages sur l'art de vivre, des *talk-shows* qui parlent de la vie privée, de la façon de gérer sa vie. *C'est mon choix, Bas les masques, ça se discute...* traduisent et révèlent, selon A. Ehrenberg, cette incessante quête de soi.

Jean-François Dortier

## Généalogie de l'individualisme

### **Louis Dumont. Holisme *versus* individualisme**

L'individu en tant que sujet singulier, porteur d'une identité personnelle est une réalité présente dans toutes les sociétés humaines. En revanche, l'individualisme en tant que système de valeur est, lui, propre à nos sociétés modernes. Louis Dumont a introduit une distinction célèbre entre société « holiste » et société individualiste. Dans *Homo hierarchicus* (consacré à l'analyse des castes en Inde), il définit le holisme comme une vision du monde dans laquelle le tout (la société) prime sur les parties (les individus). Les sociétés holistes sont des sociétés hiérarchisées et englobantes. Par opposition, les sociétés individualistes modernes se veulent égalitaires.

### **Michel Foucault et « le souci de soi »**

Dans *Le Souci de soi* (T. III de l'*Histoire de la sexualité*, Gallimard, 1984), Michel Foucault montre l'importance du thème de la « culture de soi » dans l'Antiquité gréco-romaine. Il s'appuie pour cela sur l'étude des textes des philosophes (Sénèque, Épictète, Marc Aurèle, Épicure) et de traités sur l'art de vivre. « L'art de l'existence s'y trouve dominé par le principe qu'il faut prendre soin de soi-même: c'est le principe du souci de soi qui en fonde la nécessité. »

### **Charles Taylor et les sources du moi**

Dans *Les Sources du moi. La formation de l'identité moderne* (1989, trad. Seuil, 1998), le philosophe canadien Charles Taylor propose une généalogie de l'individu moderne. L'individu s'est affranchi des liens qui l'enserraient autrefois dans le cadre de puissantes hiérarchies sociales, le liaient à des codes moraux contraignants, ou rivalait son destin à l'espoir de salut dans l'au-delà. L'individualité moderne s'est édifiée autour de « l'affirmation de la vie ordinaire », c'est-à-dire la valorisation de la vie matérielle: le travail, le bien-être matériel. L'individu moderne a conquis sa liberté, mais se retrouve seul face à sa destinée. Il a perdu ce que Taylor nomme les « horizons de sens » qui gouvernaient la vie.

On ne peut fonder le sens de sa vie en dehors du lien à autrui car « la liberté complète serait un vide où rien ne vaudrait la peine d'être accompli, rien ne mériterait de se voir attribuer une quelconque valeur » (*Hegel et la société moderne*, 1979, trad. Cerf, 1998). D'où les désarrois de l'identité moderne.

J.-F. D.

NICOLAS JOURNET

## LOUIS DUMONT DES CASTES A L'INDIVIDU

« **L'**anthropologie est l'étude des sociétés vues de l'extérieur. » La formule est de Louis Dumont. Appliquée à son œuvre, elle sonne presque comme une mise en garde : à prendre ses distances, on peut avoir quelque mal à se faire comprendre. Auteur, en 1966, d'un essai sur le système des castes en Inde (*Homo hierarchicus*), L. Dumont entamait un parcours fait à la fois de reconnaissance, mais aussi d'un relatif isolement à peine compensé, aujourd'hui, par le succès d'un livre publié dix-sept ans plus tard, les *Essais sur l'individualisme*. Ce parcours peut, si l'on veut, se résumer en une phrase : « Les castes nous enseignent un principe social fondamental, la hiérarchie, dont nous modernes avons pris le contre-pied, mais qui n'est pas sans intérêt pour comprendre la nature, les limites et les conditions de réalisation de l'égalitarisme moral et politique auquel nous sommes attachés<sup>1</sup>. » L'exemple indien jouera, en effet, dans toute l'œuvre de L. Dumont, le rôle d'idéal-type dans une comparaison de grande ampleur entre deux modèles de sociétés.

Les unes – cas général des sociétés anciennes – sont « holistes », c'est-à-dire valorisent la subordination de l'individu au tout social. Les autres – en fait, comme la nôtre, moderne – sont « individualistes » et mettent en exergue l'égalité, la liberté et la satisfaction des besoins de chacun. On reconnaît là une opposition déjà abordée par la sociologie du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment sur le rapport entre communauté et société. Mais L. Dumont va orienter cette partition du monde dans un sens qui lui est propre : loin de s'inscrire comme une fin logique de l'histoire, la société moderne y fait figure d'exception et de

---

1- *Homo hierarchicus*, p. 14.

bizarrierie à expliquer. Le fonctionnement des castes en Inde a appelé de nombreuses analyses en termes de corporations et de stratification sociale. Selon L. Dumont, il s'agit de tout autre chose.

### **L'Inde et la hiérarchie pure**

Le système indien s'appuie sur deux grands principes : l'opposition entre le pur et l'impur, et la division de la société indienne en quatre *varna*, ou « états », selon la tradition védique. Déjà relevée par d'autres auteurs, la notion de « pureté » guide en Inde tous les actes essentiels de la vie, en particulier l'alimentation, et sanctionne le fait de toucher ou consommer tout ce qui relève du déchet organique, des humeurs du corps et de la chair morte, animale ou humaine. Elle est particulièrement évidente pour rendre compte de la distinction entre les castes les plus pures (les *brahmanes*) et végétariennes, et le bas de l'échelle, qu'on appelle les « intouchables », parce qu'ils vivent, souvent professionnellement, au contact de la souillure (cuir, cheveux, chairs mortes, ordures). Par ailleurs, des textes védiques tardifs font état de la division de la société indienne en quatre catégories d'hommes ou *varna*. Par ordre de dignité décroissante : *brahmanes* (prêtres), *kshatriya* (rois-guerriers), *vaishya* (éleveurs-marchands) et *shudra* (serviteurs). Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'une hiérarchie religieuse, mais qui fait place à l'exercice du pouvoir : les « rois-guerriers » sont situés plus haut que ne le voudrait le seul critère de pureté (ils mangent de la viande et sont polygames). Tout en retenant l'idée que l'échelle des castes est par-dessus tout fondée sur la pureté, L. Dumont introduit ici une idée importante : même si les valeurs religieuses dominent la société indienne, la caste politique y occupe une place à part à travers la propriété du sol, l'administration de la justice et le pouvoir de police. En Inde, hiérarchie religieuse et pouvoir politique sont deux instances séparées, liées par des rapports complexes de complémentarité : si globalement, le roi est au-dessous du brahmane, ce dernier reconnaît le pouvoir du roi dans le domaine politique.

Cette subtile articulation est à l'origine de l'usage très particulier que L. Dumont va faire, dans son œuvre, de la notion de